



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

A voir l'immense quantité de caisses et de cartons qui encombrent en cet instant la plupart des chambres de nos jeunes femmes élégantes, on croirait qu'il s'agit de trousseaux et d'apprêts de mariage. Mais toutes ces fraîches et jolies choses, qui s'engouffrent et se multiplient l'une sur l'autre, ont une bien plus simple et plus éphémère destinée. Des projets de campagne, des idées presque rustiques ont seuls dirigé tous ces préparatifs; chacun s'occupe de ce qui peut être le plus utile et le plus gracieux pendant les six mois qu'on va consacrer à la vie de château pour les uns, de campagne pour les autres. De tous côtés ce sont les mêmes apprêts, et, parmi tant de choix de lingerie de tout genre, on a remarqué celles

qui se trouvent dans les magasins de M^{me} Payan comme réunissant grâce, simplicité et nouveauté, conditions voulues par la mode de toutes les saisons. Les formes de pélerines, fichus, mantelets, etc., y sont heureusement combinées avec la richesse des broderies, et les petits bonnets, légers et coquets autant que possible, sont en harmonie avec tous les charmans accessoires de toilette qui se trouvent dans ces magasins. Nous ne pouvons parler lingerie sans jeter un nouvel aperçu sur les objets qui appartiennent à ce genre de luxe, dont la recherche, aujourd'hui, dépasse celle qu'on apporte aux plus brillantes parures de l'hiver.

— On fait beaucoup de peignoirs en batiste d'Écosse brodée au-dessus de l'ourlet, qui n'a guère plus d'une main de hauteur autour du jupon, et quatre doigts sur les devans. L'ourlet se fait avec un petit point à jour comme ceux autour des

mouchoirs de poche. La guirlande ou les petits bouquets détachés qui entourent le peignoir descendent quelquefois en s'agrandissant vers le bas.

— A travers tout ce luxe de fraîcheur et de simplicité qui signale les modes de l'été, il n'est pourtant point une femme de Paris qui ne se rappelle que ce n'est point la grâce d'un chapeau, la nuance d'une étoffe, l'élégance d'une ceinture, qui forment leur plus grand charme. Il est un point plus essentiel encore, un attrait plus indéfinissable, une séduction plus puissante : c'est celle renfermée dans les recherches de cette toilette intime, qui rend les cheveux si lisses et si brillans, le coloris si délicat, la peau si suave, si blanche et si veloutée. Aussi, pour préserver tous ces attraits des atteintes de l'air et du soleil, tout notre monde féminin s'approvisionne-t-il aujourd'hui de cette *amandine* célèbre à tout jamais dans les fastes de la coquetterie française, et qui a fait décerner en secret plus d'une ovation à son ingénieux inventeur. A l'*amandine* nous joindrons encore la recommandation de la *benzoïde*, offerte aussi chez M. Laboullée pour conserver et augmenter la beauté des femmes. Il y a trop d'encouragemens dans cette seule pensée pour croire qu'un nouvel éloge soit retiré aujourd'hui au succès de la *benzoïde*.

— On fait beaucoup de parasols en poulx de soie blanc ou écossais. Le vert est la nuance dominante. Les manches sont d'une légèreté admirable et terminés par une petite pomme ciselée, une tête de biche ou une toute petite patte dont la corne est recouverte d'or.

— On voit beaucoup de gants bruns ou noirs, brodés en soie verte, rouge ou bleue, et cousus dans les mêmes nuances. Ils ont au poignet un petit bracelet d'élastique qui les fait tendre et serrer sur la main.

— Les peignoirs en mousseline, doublés de taffetas de couleur, reprennent à chaque printemps leur vogue élégante, et

ne pourront réellement jamais passer de mode, car rien ne saurait remplacer une si jolie toilette. Ceux doublés en couleur lilas de Parme sont les plus nombreux ; on les noue sur le côté avec des nœuds en ruban lilas, ou ils restent ouverts et flottent sur le devant, laissant apercevoir un jupon garni quelquefois de deux ou trois rangées de dentelles froncées au-dessus l'une de l'autre, comme les garnitures à la Ninon.

— On fait aussi force peignoirs en jacobins ouvragés, à petits grains, à petites lignes, à petits carreaux. Ceux-ci, tout-à-fait destinés aux négligés, n'ont autour des pélerines et des devans que des petites garnitures pareilles festonnées à crêtes de coq. D'autres ont une garniture en mousseline claire au bord de laquelle est une toute petite dentelle. On en fait aussi beaucoup en mousseline à raies claires et mates et entourées partout de valenciennes.

— Avec tous les frais costumes de cette saison, rien n'indique mieux le bon goût d'une femme que le choix d'un chapeau, simple, mais d'une grâce de coupe et d'ornemens qui le sorte tout-à-fait de la ligne commune. Nous avons remarqué ces précieux avantages dans toutes les modes sorties des magasins de M^{me} Larochelle, et nous ne connaissons point d'exigences coquettes qui ne puissent être enchantées des charmantes capotes et des chapeaux d'été qui se perfectionnent dans la maison que nous citons. M^{me} Larochelle a, dans toutes les saisons, de nouveaux succès à obtenir.

— Beaucoup de peignoirs ou redingotes brodées ont des broderies très-riches sur les deux devans du jupon, et une broderie très-légère tout autour, mais rappelant toujours les dessus du devant. Ce système s'explique par l'immense largeur des jupons, produisant tant de plis que les broderies s'y confondraient trop facilement.

— Dessous ces peignoirs il est devenu

indispensable d'avoir un jupon également brodé, autant que possible ayant le même dessin que le peignoir.

— Sous un peignoir entouré d'une broderie très-simple, on met des jupons brodés en échelle depuis la ceinture jusqu'au bas de l'ourlet, tandis que sous un peignoir riche de broderie, on met un jupon beaucoup plus simple, afin d'éviter une profusion qui ne serait pas de bon goût.

— Quant aux pélerines, dont les broderies sont toujours assorties aux peignoirs, on les voit de toutes formes. Beaucoup sont encore à pointe sur le devant, et retenues sous la ceinture, mais à partir de la pointe elles sont découpées, en se creusant et s'arrondissant, de manière à dégager la taille. Les pélerines rondes sont aussi plus courtes sur le devant. On a reconnu le désavantage de faire tomber une pélerine jusqu'à la ceinture, et on les conserve aussi descendantes que pour les grands négligés.

L'adresse de M^{lle} Leroy, nièce associée de M^{me} Robert, dont nous avons parlé comme ayant inventé de nouvelles manches sans plis à l'entourure, est rue du Marché-Saint-Honoré, n° 4.

AVIS.

Un rapport de l'Académie de Médecine et trois médailles décernées par la Société d'encouragement, l'Académie de l'Industrie, et à l'Exposition 1834, la seule accordée à ce genre d'industrie, admis sous le n° 1343, à Josselin, pour l'invention de ses corsets mécaniques, dits Josselin, et autres perfectionnés, ci-après désignés.

Corsets se délaçant en une seconde, particulièrement destinés aux jeunes personnes que la croissance et les exercices exposent à des indispositions subites.

Corsets se desserrant progressivement et se délaçant instantanément, avantages correspondant aux dispositions que nous donnons aux corsets de dames enceintes, de manière à ce qu'ils puissent se porter

tout le tems, et suivre les progrès de la grossesse sans jamais la gêner.

Corsets mécaniques dits Josselin, se laçant et se délaçant en une seconde, se serrant et se desserrant progressivement et à volonté, sans le secours de personne. Ces corsets, portés et appréciés par les dames de la plus grande élégance, habillent dans la perfection, amincissent la taille sans la comprimer, et permettent qu'à la moindre indisposition l'on puisse se desserrer progressivement soi-même et sans rien déranger de la toilette la plus recherchée.

Tous ces procédés s'appliquent, avec les résultats les plus satisfaisans, aux corsets orthopédiques qui sont exécutés par M^{lle} Josselin avec la plus grande habileté et précision, et d'après l'ordonnance des médecins, ainsi que tous les autres genres de corsets, ceintures d'épaules et de ventre, etc., etc.

NOTA. — La garniture des corsets Josselin, composée des dos et du busc mécanique que l'on change soi-même à tous les corsets, est vendue avec garantie de huit ans de durée, et, excepté les lacets, toutes les réparations qui naîtront de l'usure seront entretenues pendant quatre ans à ses frais.

On blanchit et remet les corsets à neuf.

COUPE DÉTAILLÉE D'UNE AMAZONE.

(Planche n° 9.)

Le peu de variation qu'il y a dans la coupe des robes qui se font en ce moment permet de donner en échange des modèles d'amazones, faits d'après la gravure du 1^{er} mai. En voici l'explication : La figure 1^{re} est le dos ; il se creuse un peu sur la couture du milieu : l'épaulette en est longue et la taille étroite. La pièce qui tient après forme une partie du petit caraco ; il se plisse en long sur le milieu de la taille et sous chaque bouton. La figure 2 est le devant : il s'agrafe sur le

milieu de la poitrine, et forme une pointe en bas. L'entournure en est petite, et descend très-bas sur les épaules; on peut se dispenser de mettre des coutures dans les petits côtés. La figure 3 est le collet; sa forme est une espèce de petite pélerine qui se pose à plat: il peut être tout-à fait détaché du corsage. La figure 4 est une moitié du petit caraco, tenant après le devant. La figure 5 est un corsage en deux pièces. La ligne formée par la couture doit se diriger de façon à ce qu'elle suive le sens des boutons, à une distance égale. La figure 6 indique le sens et la quantité de mesures qu'il faut prendre pour tailler ce vêtement. C'est un principe adopté maintenant que, pour bien tailler, il faut prendre des mesures basées sur des points fixés. Quelques minutes sacrifiées à cet effet évitent les désagréments et l'ennui des essais réitérés.

La figure 7 est une moitié de manche que l'on peut faire juste ou large sur le poignet. Ce modèle est d'une ampleur suffisante pour le drap, et même pour les zébrines imperméables que l'on emploie à cet usage.

La figure 8 est un modèle de jupe ployée en deux; le haut du devant est busqué de dix centimètres; le bas est plus court devant que derrière. Ceci a lieu parce que la jupe raccourcit beaucoup par le dos lorsque la personne est à cheval et qu'elle a redrapé le haut du jupon sur la selle. Ainsi l'espèce de queue qu'on lui fait former n'est pas pour qu'il y ait une pente dans le bas; il doit, au contraire, être de niveau et tomber à la hauteur des jarrets du cheval. Quant à la façon, il y a un ourlet dans le bas, des poches dans le haut des côtés qui laissent en même tems une ouverture; elle sert à relever la jupe que l'on attache en haut, sur un bouton qui est au-dessous de la fente. Cette jupe se monte sur une ceinture qui s'agrafe par le dos; il ne faut ni bretelle, ni corsage de dessous. Le corsage du dessus porte à l'intérieur une ceinture en forme de cor-

don de taille; elle s'agrafe devant, et pour supporter le jupon, on peut attacher les deux ceintures ensemble.

COMPAING.

Le dernier Morceau du Patient.

En l'année 1226, un évêque de Paris, nommé Guillaume d'Auvergne, obtint de Louis IX, âgé de douze ans, et à peine monté sur le trône, une charte de fondation bien singulière à demander à un innocent enfant. Il s'agissait d'une retraite pieuse à ouvrir à cette corporation de la Madeleine, ayant privilège de *ceinture dorée*, aux filles de cette corporation, veux-je dire, qui se repentaient, comme Marie-Madeleine, leur patronne. Or, ce bon évêque Guillaume d'Auvergne avait eu la grâce de faire déjà deux cents converties; un charitable bourgeois de Paris, nommé Barbette, avait offert, pour leur y bâtir un cloître, deux arpens et demi de terrain entre Paris et Saint-Lazare, dans les champs où est à présent la rue de l'Echiquier, et les pénitentes de la rue de Glatigny et du Champ-Fleury ne demandaient pas mieux que d'entrer dans ce saint refuge qu'on ouvrait à leurs frères barques battues de la tempête. Il ne restait plus que la sanction suprême à obtenir, et c'est un enfant pur, chaste, saintement élevé qui l'accorde. Rien ne pouvait être mieux, en effet, que ce voile de l'innocence jeté sur tant d'égaremens; n'est-ce pas ainsi que le voile qui couvrait le front pur de la religieuse Sainte-Agathe a toujours apaisé les bouillonnemens de l'Etna? On construisit donc aussitôt ce monastère où tant de passions venaient se calmer, tant de vices demander pardon, tant de misères dans ce monde devenir richesses dans l'autre, et l'on appela ce cloître *le couvent des FILLES-DIEU*. Ainsi, dans leur titre, elles avaient réuni leur passé, leur présent, leur avenir. On lit dans les lé-

gendes que plus d'une jeune fille dans sa chambrette, ou plus d'une grande dame dans son boudoir, quittèrent l'étudiant ou le chevalier en entendant sonner l'*Angelus* de l'église des Filles-Dieu.

Mais voilà que plus tard vinrent les guerres des Anglais qui bientôt furent aux portes de Paris, et ces brebis rentrées au bercail redoutaient l'ennemi aussi vivement que les plus pures nonnes cloîtrées : force leur fut donc de quitter leur monastère aux champs pour rentrer dans les murs de Paris, et même elles firent démolir leur couvent de peur que l'ennemi n'en fit un point d'attaque et de défense. Ce couvent avait été une forteresse bien plus réverée où elles étaient à l'abri des passions, il ne devait plus avoir d'autre usage. Elles s'établirent donc sur le terrain qui est actuellement entre la rue Bourbon-Villeneuve et la rue qui a conservé leur nom de Filles-Dieu, et où l'on s'aperçoit que le couvent n'existe plus.

Là elles avaient, outre leurs fautes à expier, certaines actions bonnes et pieuses à accomplir, et ces expiations valaient bien la prière : c'était en premier lieu le soin des malades, puis l'hospitalité à accorder toutes les nuits aux pauvres femmes qui se présentaient à la porte du couvent, expiation de l'hospitalité d'autrefois. Mais elles avaient à remplir un plus solennel office encore : comme leur monastère, placé au bout de la rue Saint-Denis, était le dernier lieu saint de la ville devant lequel eussent à passer les condamnés qui se rendaient du Châtelet au gibet de Montfaucon, il avait été arrêté que là ils diraient leur dernière prière. On avait donc placé, au chevet extérieur de l'église des Filles-Dieu, un crucifix que tout criminel devait baiser, puis, après une aspersion d'eau bénite, il recevait de la main de la prieure suivie de ses religieuses trois morceaux de pain et du vin. C'est ce dernier repas que l'on nommait le *morceau du patient*.

Les jours où il fallait accomplir cette

terrible obligation étaient pour les Filles-Dieu des jours de deuil, mais le reste du temps se passait doucement pour elles dans la conscience de leur conversion et les souvenirs de leurs innocentes premières années, vers lesquelles elles revenaient après avoir fait un grand détour.

Aucune d'entre elles n'avait à se rappeler une vie plus pure pendant long-temps, que la sœur Ursule. Elle avait été élevée par ses parents dans la piété la plus sincère, ainsi que Médéric, un frère qu'elle aimait de toute son âme, et frère et sœur se conformaient aux enseignements de leur famille avec une docilité qui faisait d'eux les modèles de tout le quartier qu'ils habitaient ; bref, chaque père souhaitait Médéric pour époux à sa fille ; chaque mère, Ursule pour femme à son fils. Ils étaient donc l'un et l'autre assurés d'un bel avenir, quand la mort leur enleva tous leurs parents. C'était vers la fin du règne de Charles VII.

Ursule et Médéric étaient bien jeunes encore pour se diriger seuls dans la vie ; cependant ils firent pendant un an le ménage le plus exemplaire qu'il y eût ; mais de mauvaises connaissances se glissèrent entre eux, et un matin Médéric disparut, laissant sa sœur livrée à elle-même. Le chagrin qu'elle éprouva de la disparition de Médéric fut grand. Elle ne songea point, ce qui était cependant, qu'il se fût laissé aller à des sociétés perverses. Elle crut qu'il avait été assassiné (ce cas était fréquent alors dans la ville), et elle le pleura. Les pleurs attendrissent et font le cœur plus faible ; elle s'attacha donc à un voisin qui la plaignait, et puis elle était pauvre, car elle n'était fortunée autrefois que par le travail de Médéric. Son voisin voulut remplacer son frère, et le titre de frère se changea bientôt pour son malheur, car un mois après, à peine, il abandonna celle qu'il avait appelée sa sœur.

Ensuite, pendant quelques années, elle vécut de manière à mériter son admission dans la maison de repentir des Filles-Dieu,

et des prières continuelles devant l'autel de la Madeleine et de la chapelle des *Bons Désirs* l'élevèrent à un tel degré d'estime dans sa congrégation qu'elle était prieure quand commença la dernière année du règne de Charles VII. Jamais supérieure ne fut plus sincèrement pieuse et plus exempte de l'orgueil du rang suprême, à laquelle hommes et femmes succombent si souvent. Ursule était d'une indulgente sévérité; le passé tempérant en elle la rigidité du présent, et, si dans sa complète conversion, il lui survenait des velléités d'austérité et de rigueur envers les novices qui paraissaient quelquefois penser avec tristesse au monde, elle pouvait se rappeler quelques heures séduisantes de sa vie de désordre, et elle demandait tendrement pardon pour elle et pour la néophyte.

Elle était sûre de son salut, et cependant on la voyait toujours grave : oh ! c'est que le sort de Médéric la tourmentait ; elle savait qu'il était vivant encore, vivant d'une vie de trouble et de misère, dérangée, coupable peut-être. Une jeune fille nouvellement entrée dans le cloître lui avait apporté quelques-uns des bruits de la ville, et c'est d'elle qu'elle avait appris que son frère n'était pas mort. Malgré les vœux de retraite qu'elle avait prononcés, et la promesse qu'elle avait faite de rester étrangère aux choses de ce bas monde : elle ne pensa plus qu'à Médéric, son frère unique, qui avait eu le même berceau qu'elle, le même lait qu'elle, la même bénédiction au lit de mort de leur mère, et elle fut triste toujours.

Elle était donc un matin à genoux au fond de l'église, devant l'autel adossé au chevet qui portait à l'extérieur le crucifix des criminels, et elle priait à coup sûr pour ce frère dont elle ignorait la vie, quand la sœur portière vint l'avertir que l'on apercevait au loin dans la rue Saint-Denis, un peu au-delà de la porte aux Pénitens, une procession de cinq ou six criminels que les cordeliers conduisaient

au gibet de Montfaucon. Cette nouvelle frappa au cœur sœur Ursule ; au moment même où elle la reçut, elle se reportait en imagination aux jours dorés où son frère et elle étaient réunis, heureux, bien-aimés, innocents, et elle espérait que Médéric se repentirait, et que, comme elle, il rentrerait dans le port. Ce que vint lui annoncer la portière la saisit donc plus vivement que jamais ; son cœur battit, sa tête se troubla ; quand elle se fut levée, ses genoux tremblaient ; elle était défaillante : le sentiment de son devoir la soutenait cependant.

« Ma sœur ! dit-elle, *prenez le morceau du patient.* » Et une jeune novice, celle qui lui avait parlé de son frère, prit les trois morceaux de pain et le vin d'angoisse.

Elles s'avancèrent alors vers le seuil du monastère, et puis elles longèrent l'église, et plus elles approchaient de la rue, plus elles entendaient une rumeur et des huées.

Aux larrons ! aux sacrilèges ! aux piqueurs et crocheteurs ! s'écriait le peuple.

La prieure, émue par ces clameurs impitoyables, dit à la novice de regarder si le triste cortège approchait.

« Ma mère, répondit la novice, déjà les deux cordeliers qui marchent en tête ont dépassé la fontaine du Ponceau.

— Il faut se préparer, » dit Ursule, et s'appuyant alors sur la novice, elle avança d'un pas tremblant sur le passage du patient, et la charrette fatale était arrivée devant elle à travers la foule, et elle n'avait pas encore osé lever les yeux. Il fallait s'y décider cependant, et elle approcha de deux ou trois hommes liés au bout de la charrette.

« Ils ne sont point condamnés à mort, ceux-là, dit maître Cousin, ils sont attachés ici pour l'exemple seulement ; celui-là seul, que le gibet attend, et il l'a bien mérité le meurtrier, est à moitié couché dans cette charrette.

Sœur Ursule avait réuni toutes les forces de son âme pour aller à ces gens

qu'elle croyait les condamnés, mais quand elle eut appris qu'elle se trompait et qu'il lui fallut retrouver du courage encore, elle faillit tomber, et la novice la retint à grand'peine.

Il y avait en effet dans la charrette un homme assez courbé en deux pour cacher la tête entre ses deux genoux, il paraissait presque mort déjà, et la halte subite de la charrette ne l'avait aucunement ému.

« Holà ! s'écria maître Cousin, en le secouant vigoureusement, on vous attend, réveillez-vous. »

Le malheureux crut qu'il était arrivé et leva lentement son dos qui semblait déjà raide, et alors le curé de l'église des Filles-Dieu lui jeta de l'eau bénite.

« Levez la tête, mon frère, lui dit-il, baisez ce crucifix, gage de miséricorde. »

Alors le condamné se dressa à demi sur le bord de la charrette qui était à la hauteur de ce crucifix, et le baisa à plusieurs reprises.

Sœur Ursule ne voyait rien de toute cette scène de douleur ; elle se tenait les mains sur les yeux ; mais la novice, qui avait regardé un instant le condamné, était pâle, tremblante, presque morte comme lui. « A vous, ma sœur, dit maître Cousin alors, *le dernier morceau du patient.* »

Ces mots tirèrent sœur Ursule de son anéantissement douloureux, elle prit les trois morceaux de pain et le vin des mains de la novice qui tremblait comme la feuille au vent. « O ma mère ! ne regardez pas, » murmurait la novice. Le condamné voyant que les sœurs des Filles-Dieu lui préparaient son dernier repas, tendit la bouche en lui disant d'une voix pénétrante : « Donnez, ma sœur ! » Ces mots firent qu'Ursule leva la tête comme par le tressaillement d'un ressort.

« Mon frère ! s'écria-t-elle.

— Médéric, répéta la novice, » et elles tombèrent évanouies.

ERNEST FOUNET.

Album.

On attend à Paris lady Byron, veuve du célèbre poète, et sa fille, miss Anna Byron. Elles doivent faire un voyage en France et en Italie.

— On écrit de Soleure : « M. le prince de Castelcicala s'est marié dans la cathédrale de cette ville avec mademoiselle Thadéa de Zeltner, fille de l'ancien ministre plénipotentiaire de ce nom. Au sortir de l'église il est monté en voiture avec madame la princesse pour se rendre à Saint-Pétersbourg, où il va remplir les fonctions de ministre plénipotentiaire de la cour de Naples. »

— On mande de Munich que la comtesse de P... venait d'être conduite à la forteresse d'Oberhaus, près de Passau. Elle est condamnée à une détention de quatre années, pour les mauvais traitements qu'elle faisait subir aux personnes attachées à son service, ou châtimens qu'elle leur infligeait elle-même. Il a été prouvé, entre autres méfaits, qu'elle avait cassé une jambe et un bras à l'un de ses domestiques.

— On évalue les revenus de prince Esterhazy, en Hongrie, à 2,000,000 florins d'argent (5,500,000 fr.). Ses dettes ou plutôt celles de son père s'élèvent à 18,000,000 florins (45 millions fr.) Ses biens sont actuellement sous séquestre. Il possède environ 3,000,000 de brebis qui lui fournissent par année de 20 à 25,000 kilogrammes de laine. — On raconte que le prince Esterhazy, à l'époque où il était ambassadeur d'Autriche en Angleterre, entendant un jour un jeune lord se vanter d'avoir 30,000 brebis, lui répondit que lui avait 30,000 bergers. Et ce n'était point de sa part une exagération.

Théâtres.

Karl, ou le Châtiment, nouveau membre de l'innombrable famille des drames, se montre avec succès chaque soir à la Porte-Saint-Martin. Chacun veut aller connaître ce Karl, cet homme du nord, ce seigneur de Norwège, pâle, mélancolique et pensif. D'abord poussé par un vague désir de voyager, il quitte le château de ses pères, ses chevaux, ses meutes et ses chasses périlleuses dans les forêts, sur le flanc des montagnes et aux bords des précipices ; il part et commence alors une vie d'aventures, à laquelle il associe un ami que le ciel lui fait rencontrer, et avec lequel il partage plaisirs et douleurs, duels et amours ; tout devient commun entre les deux amis. Ils ne se quittent plus un instant ; ils ne se cachent l'un à l'autre ni un péril, ni un bonheur, ni un chagrin.

Et c'est cependant de ce premier tableau, si doux et si fleuri, que découle une série d'horribles passions, de perfidies atroces, de crimes sans exemple, hors à la Porte-Saint-Martin, où les nouvelles scènes d'épouvante que vient nous offrir *Karl* méritent à leurs auteurs, MM. Lockroy et Anicet, des applaudissemens, excités avec non moins d'enthousiasme par le jeu de M^{lles} Georges et Noblet, qui se montrent avec tout l'avantage de leur immense talent dans cette nouvelle production.

— Les pièces abondent à tous les théâtres depuis quinze jours, et, rien que pour le Vaudeville, nous aurions à rendre compte de trois nouvelles représentations si nous tenions scrupuleusement à l'exac-

titude. Nous omettrons donc cette fois de parler de *la Chasse aux Maris*, pièce insignifiante qui ne fait ni rire ni pleurer, mais nous féliciterons l'auteur des *Boudeurs*, qui nous a donné dans cette jolie pièce mi-politique des tableaux de mœurs tout-à-fait piquans. Il s'agit de boudeurs politiques. Chaque régime a les siens. On les voit arriver au milieu de scènes spirituelles, de mots d'une finesse exquise, qui reflètent fidèlement le langage et les manières de l'époque. Dans cette jolie pièce, le jeu de M^{lle} Brohan fait sentir combien le Vaudeville eut raison de reconquérir cette actrice sur le Théâtre-Français.

— Nous terminerons le compte rendu des nouvelles pièces du Vaudeville par celui de *la Croix d'or*, sujet simple et touchant, emprunté de *l'If du Croissey*. Catherine ne possède rien ; pour racheter de la conscription son frère, elle promet d'épouser celui qui le remplacera, et donne, en gage de sa promesse, sa croix d'or qui renferme les cheveux blancs de sa mère. Le gage est accepté, mais on ne sait par qui ; le remplaçant ne s'est pas montré, pas nommé ; ce n'est que deux ans après, lorsqu'on le croit mort, qu'un lieutenant, qui a sauvé les jours du frère de Catherine, vient faire valoir ses droits, et cela à travers des scènes intéressantes qui forment la conclusion et le succès de la pièce, dont les auteurs sont MM. Mélesville et Brazier.

A ce Numéro est jointe la planche 1157.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

10 Mai 1835.

N^o 257.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra.

Modes de Long-champs.

Capote en paille de riz M^{me} Céline Martin place Vendôme, 1.
Robe en pou de soie et en Mousseline imprimée à la Caravane rue Richelieu, 82.
Mantille en Mousseline brodée, à la belle Anglaise rue de la Paix, 20.

Mess^{rs} S. & J. Fuller N^o 34 Rathbone Place London.